



Association 24 août 1944

Square Federica Montseny, Place louis Armstrong

Aimable Marcellan

Federica Montseny

Évoquer la vie de Federica Montseny, c'est évoquer une vie entière dédiée à l'émancipation des femmes et des hommes, une vie entière intégrée dans le mouvement libertaire espagnol, que ce soit en Espagne ou en France.

Sa vie est indissociable de ce qu'a été la classe ouvrière espagnole entre 1920 et 1939 en Espagne et de ce qu'a été l'exil républicain en France.

Honorer Federica Montseny en donnant son nom à ce square, c'est aussi honorer le mouvement libertaire espagnol, composante importante du camp de la République espagnole.

Federica a été ministre de cette République entre septembre 1936 et mai 1937, en même temps que d'autres militants de la CNT – Juan García Oliver, Joan Peiró et Juan López – de même que d'autres anarchistes ont été soldats ou officiers de la République.

Si les circonstances historiques ont conduit les anarchistes espagnols dans les ministères ou dans les armées de l'État républicain, ce n'est pas ce qu'ils ont retenu collectivement de la période qui va du 19 Juillet 1936 au 1^{er} Avril 1939.

Alors que les combats de la deuxième guerre mondiale ne sont pas encore terminés à Berlin et que le camp de Mauthausen n'est pas encore libéré, la Mouvement Libertaire Espagnol en France se réunit à Paris, salle de la Mutualité, où 450 délégations venues de toute la France sont mandatées pour représenter 30 000 adhérents qui ont commencé à se réorganiser clandestinement en pleine Occupation nazie. Ces militants expérimentés ont en permanence en tête le besoin d'organisation qui permet solidarité et entraide, et aussi prises de décision collectives.

Ce congrès, tenu du 1^{er} au 12 mai 1945, acte la constitution du Mouvement Libertaire en Exil. Les militant de la CNT considèrent majoritairement refermée la parenthèse de participation aux institutions étatiques en même temps qu'ils revendiquent la transformation sociale que les fascismes coalisés ont écrasé en 1939. Elle devra être reprise à l'avenir, seul moyen, selon eux, pour que l'être humain et sa liberté ne soient plus soumis aux impératifs de systèmes quels qu'ils soient, mais intégrés dans une société de justice et de solidarité.

Fédérica Montseny est parmi eux ; elle est à Paris dans ce congrès. Elle y est avec beaucoup de figures connues du mouvement mais aussi avec ces cohortes d'anonymes qui font l'organisation populaire qu'est la CNT, même en exil.

En 1945, ce n'est pas le premier voyage de Federica Montseny à Paris, ni le dernier.

Le 18 juin 1937, son intervention au Vélodrome d'hiver retentit de façon prémonitoire :

Camarades ! Amis ! Je me suis trompée, en venant à Paris. Je m'attendais à voir à ce ralliement toute la conscience de la France, l'esprit entier des masses françaises, ainsi que la sympathie méritée et exigée par la tragédie espagnole. Le prolétariat international, les démocraties européennes ont refusé de comprendre un fait simple et élémentaire : en Espagne le sort du monde est en jeu. Contre le fascisme, les démocraties ont échoué comme entités d'État, et le prolétariat a échoué comme force révolutionnaire. Les Internationales – la Deuxième, la Troisième – et même la nôtre – ont échoué, incapables d'organiser une protestation à travers le monde qui puisse forcer les gouvernements à s'élever contre la mainmise sur l'Espagne de l'Italie et de l'Allemagne.

La démocratie, elle, a démontré, devant les tactiques de brute des fascistes, l'exemple le plus honteux de la lâcheté, en permettant cette farce de la non-intervention gérée par les États belligérants qui eux-mêmes sont menacés par la révolution qui avait éclaté en Espagne...

Erreurs ? Bien sûr, nous avons commis des erreurs. Qui n'en a pas commis ? Seuls ceux qui ne font rien sont exempts d'erreurs... Ah, Camarades ! Frères français ! Quelle différence entre la vie que vous menez, insouciant et tranquille, pleine de plaisir, la vie joyeuse... et celle que nous menons en Espagne. Nous avons appris à la priser hautement, en regardant comment meurent les hommes.

Que je conclue. Eh bien ! Il faut maintenant que vous vous adaptiez à une seule pensée, à l'apprendre par cœur, afin que vous sachiez combien vous êtes en danger : les mêmes bombes, lancées par les mêmes mains qui aujourd'hui massacrent nos enfants, nos femmes, nos vieillards, vont tomber en averses sur vos vieillards, vos enfants et vos femmes. C'est ça le fascisme ! Il nous menace tous ! Il signifie la fin de toutes les valeurs de notre civilisation. Si le fascisme est victorieux en Espagne, c'est la guerre inéluctable qui s'ensuit – la guerre que vous cherchez à esquiver, à force de tant de lâcheté. Si le fascisme est vaincu en Espagne, le fascisme s'écroule en Italie et en Allemagne, et le monde pourra respirer en paix, soulagé d'être épargné pour longtemps du spectre sinistre de la guerre et de l'esclavage.

En février 39, comme des dizaines de milliers de républicains espagnols Federica passe la frontière, à pied, avec sa mère mourante et ses enfants.

En 1939-1940, elle se trouve à Paris désignée par les instances du mouvement pour être la représentante de la CNT au Service d'Évacuation des Réfugiés Espagnols, organisme institué par le gouvernement républicain.

Exilée de Février 39, elle subit, toujours avec ses enfants, l'exode de juin 40.

Pourtant, elle revient à Paris pour brûler les archives du SERE et ainsi éviter qu'elles ne tombent entre les mains de la police ou de la Gestapo. La police française de Vichy, sur ordre des franquistes, est à ses trousses. Pendant cette période, elle vit clandestinement rue Compans, dans le 19^e arrondissement.

Elle rejoint tout aussi clandestinement son compagnon Germinal Esgleas en Zone Libre, toujours avec la police aux trousses. Elle est finalement arrêtée et incarcérée pour être livrée à Franco. Mais elle échappe à l'extradition mortelle – et avec elle le socialiste Largo Caballero – car elle est enceinte de son dernier enfant. Sinon, ils auraient subi le même sort que l'anarchiste Juan Peiró, le leader catalan Lluís Companys et le socialiste Julián Zugazagoitia, livrés par Pétain à Franco, qui les fait fusiller.

Federica, cette écrivaine, cette ex-ministre, est beaucoup plus que cela.

Militante de la liberté, militante contre l'injustice, militante de toute sa vie pour une société libérée du profit capitaliste et de l'état bureaucratique, militante pour une société fédéraliste et libertaire.

Sa vie militante a commencé toute jeune, elle écrit dès l'âge de 15 ans et à 18 ans elle collabore au journal de la CNT *Solidaridad Obrera*. Ses écrits sont innombrables, en particulier dans la *Revista Blanca*, la revue littéraire et scientifique fondée par ses parents.

Mais elle se fera surtout connaître, très jeune, pour ses talents d'oratrice. À 27 ans, elle effectue une tournée en Andalousie. À Grenade, un militant s'est fait tuer par le Comte de Guadiana. Elle prononce le discours funèbre devant 10 000 personnes et, pour la première fois, un cortège ouvrier passe dans l'Alhambra... pour se rendre au cimetière.

En 1977, presque 50 ans plus tard, à Barcelone, sur la colline de Montjuich, cette même femme, qui a maintenant 72 ans, parle à la tribune, appuyée sur sa canne. Elle s'adresse à 250 000 personnes réunies par la CNT.

Résidente à Toulouse où elle est enterrée, sa vie militante l'entraîne souvent à Paris et en particulier à la salle de la Mutualité.

Dans l'époque sombre, de 1945 à 1976, où la dictature franquiste est peu à peu reconnue par l'UNESCO et l'ONU, par les démocraties de l'Ouest et même par les « démocraties populaires » – avec des guillemets –, le mouvement libertaire espagnol est bien seul pour continuer de commémorer ce 19 juillet antifasciste et révolutionnaire en avril, à la Mutualité.

Bien sûr, on faisait souvent appel à **la** Federica. Car **la** Federica avait cette capacité reconnue par une grande majorité des hommes et des femmes du mouvement libertaire, et bien au-delà, à être l'interprète de leurs idées, de leurs émotions, de leur ressenti. Il n'était pas rare, jusqu'aux années 1970, de voir des anciens, pourtant endurcis, sortir leur mouchoir pour écraser une larme.

Mais l'Espagne antifranquiste avait et a des amis, heureusement, ici à Paris. Et pour l'accompagner, à la Mutualité ou salle Wagram, Jean Cassou ou Albert Camus sont là. Un meeting les rassemble, autour de Federica, à l'occasion de la commémoration de l'assassinat de Fransisco Ferrer, ce grand pédagogue libertaire fusillé en 1909 à Barcelone. La culture et l'éducation sont les orientations émancipatrices que portaient ces générations et Federica Montseny y prendra toute sa part.

Au début des années 70, c'est encore à la Mutualité que Federica Montseny est à la tribune, auprès de Gisèle Halimi, pour protester contre le procès de Burgos.

Paris donne donc le nom de Fédérica Montseny à ce square de la rue Esquirol par où la *Nueve* est passée.

Paris ne s'est pas trompée. Fédérica était à Paris en 1937 pour dire non à la non-intervention ; en 1939 elle était encore là pour sauver tous les réfugiés qu'elle pouvait, au péril de sa vie et de celle de ses enfants. Les combattants de la *Nueve* comme Manuel Lozano, Martín Bernal ou José Cortés étaient là aussi, après le 24 août 1944, dans la longue nuit de l'exil, avec leurs camarades de la CNT, avec Federica Montseny, afin de poursuivre le combat contre la dictature franquiste, alors que le monde entier avait déjà adoubé le général sanguinaire.

Au nom de toutes celles et tous ceux que nous avons connus, compagnes et compagnons du mouvement libertaire espagnol mais pas seulement, nous saluons avec émotion cette initiative de Mme la Maire de Paris.